

CHAPITRE I

La formation d'un politique (1755-1787)

La construction d'une personnalité (1755-1774) :

Le 17 novembre 1755, Marie-Josèphe de Saxe, épouse du dauphin Louis-Ferdinand, met au monde un nouvel héritier mâle Louis-Stanislas-Xavier, comte de Provence, futur Louis XVIII. Pourtant, les mémorialistes de l'époque, dont Barbier¹³⁸, parlent de la naissance de Louis-Stanislas de manière succincte. Alors que pour les aînés, ils remplissent plus de quatre pages pour décrire l'accouchement et l'état de santé du nouveau-né, l'arrivée de celui-ci ne suscite au mieux qu'une demi-page d'écriture. Cette relative indifférence de la cour à la naissance d'un héritier mâle ne doit pourtant rien au hasard, car pour elle, le comte de Provence n'a que de faibles chances de monter sur le trône. En cette année 1755, il n'est en effet que le quatrième dans l'ordre de succession (derrière son père, le duc de Bourgogne et le duc de Berry) et apparaît « si délicat et fluet du corps, des bras et des jambes qu'[on] ne sai[t] si on peut compter sur sa santé »¹³⁹.

Presque immédiatement confié à la gouvernante des enfants de France, Madame de Marsan, l'enfant connaît une petite enfance relativement à l'écart de la cour et de sa propre famille. Mais en 1761, un événement va le faire sortir de ce « cocon protecteur » : la

138 E. Barbier, *Chronique de la régence et du règne de Louis XV*, Paris, Charpentier, 1857-66, t.6, p.218.

139 Lettre du 17 novembre 1755 du comte de Nicadom, ambassadeur de Saxe, archives de Dresde 3429 ; n'oublions pas la relative précarité de l'existence des enfants au XVIII^e siècle, même chez les familles nobles de la cour. Symptomatique de cette mortalité infantile particulièrement forte, sur les dix enfants nés de l'union de Louis-Ferdinand et de Marie-Josèphe, seuls cinq atteindront l'âge adulte.

mort du duc de Bourgogne. Alors que traditionnellement, l'enfant commence ses études après son septième anniversaire, la décision est prise de l'y faire accéder vers six ans. Dès l'année précédente, en mars, le duc de La Vauguyon (qui ne connaît le duc de Berry et le comte de Provence que par l'intermédiaire de la comtesse de Marsan) envisage déjà « qu'il ne sera pas nécessaire de nommer un troisième précepteur lorsque le comte de Provence passera aux hommes parce qu'il sera presque aussi avancé que Monseigneur le duc de Berry ». Un an plus tard, alors que Berry étudie depuis un an avec Bourgogne, le précepteur royal reste sur sa position. Comment l'interpréter ? Est-ce une manière d'estimer l'éveil intellectuel du futur Louis XVIII ou au contraire de dévaluer le niveau de son frère ? La réponse, comme nous l'apprend Girault de Goursac¹⁴⁰, se situe à mi-chemin. À la précocité de Louis-Stanislas s'ajoute le retard pris par le duc de Berry, non du fait d'un éventuel manque d'intelligence, mais à cause de la maladie du duc de Bourgogne. Avec les traitements et la fatigue de ce dernier, le travail scolaire des aînés du dauphin n'avance pas aussi vite que prévu et comme dans le même temps, le comte de Provence apparaît lui, aux yeux de son entourage, comme un enfant « espiègle » et particulièrement éveillé pour son âge.

Débutant donc sa scolarité avec son frère, il se révèle, en plus, rapidement un bon élève qui fait preuve de certaines capacités en grammaire et en latin¹⁴¹. Or, dans cette société de l'apparence et de la communication, cela le valorise forcément. Surtout auprès de ses père et mère qui s'occupent respectivement de l'enseignement de l'Histoire et de la Religion entre 1761 et 1765¹⁴². Devenant leur

140 P. Girault de Goursac, *L'éducation d'un roi, Louis XVI*, Paris, Gallimard, 1972.

141 « Le comte de Provence commence très bien ses études et fait voir de la mémoire et de la compréhension ; c'est tout ce qu'on peut demander à six ans et demi » comme l'écrivit son père. Même si on peut s'étonner d'un bilan pédagogique aussi définitif après seulement trois jours de travail, ce commentaire tend à prouver la confiance que l'on porte à Louis-Stanislas autant que les qualités recherchées chez un élève du XVIII^e siècle : la « compréhension » et en premier lieu la « mémoire ».

142 À la mort de son époux, Marie-Josèphe de Saxe reprend à son compte l'étude de l'Histoire de 1765 à 1767.

nouveau chouchou d'après de nombreux témoignages, des rumeurs commencent même à circuler : ceux-ci auraient souhaité que Louis-Stanislas soit l'aîné et non le cadet de la famille. Bien que ces bruits soient très certainement faux, ils prouvent néanmoins la place qu'il semble prendre dans le cœur de ses parents. À onze ans, Louis-Stanislas est décrit par son entourage comme un parfait futur souverain, montrant « un ton résolu ». Or, c'est exactement le but recherché. Les études suivies par les enfants de France n'ont pas, en effet, uniquement pour objectif de former des esprits, mais aussi des caractères. Avec le « *recueil abrégé des vertus de Monseigneur le duc de Bourgogne* » écrit par de La Vauguyon, l'accent est ainsi mis sur les qualités du duc défunt, considéré comme un modèle à suivre. Quelles sont-elles ? Si les qualités intellectuelles de « discernement et de justesse d'esprit » comme « de réflexion » sont mises en avant, les qualités morales d'un prétendant au trône se dessinent. Devant être « fier », « équitable », « économe », ce monarque idéal apparaît comme un « père » pour son peuple. Chef de famille, il se doit de ne pas tomber dans le despotisme en étant « bon par raison et non par faiblesse », étant même dans l'obligation d'être « né pour aimer 20 millions de personnes et non cinq ou six ». De La Vauguyon, suivant les volontés du dauphin, ne les fait donc pas étudier, pendant près de sept heures par jour, l'Histoire, la Religion, le Droit et la Politique pour le savoir même, mais cherche à déduire des principes de ces disciplines pour développer leur personnalité (évidemment en fonction du modèle de monarque idéal qu'il a construit).

Hormis cet enseignement, un autre élément vient forger la personnalité de Louis-Stanislas, ses relations avec son aîné. Comme le comte de Provence est presque continuellement en présence du duc de Berry durant ces années, il va se construire par rapport à lui. Caractéristique de leur manière opposée de réagir, leur tante Christine de Saxe, venue peu de temps après la mort du duc de Bourgogne, écrit dans une lettre de 1763 : « pour mes trois neveux et jusqu'à ma nièce, ils me fendent le cœur par les marques de regret qu'ils me donnent de mon départ... Le comte de Provence tâche de me le témoigner par tout ce qu'il me dit, et

le duc de Berry en a les larmes aux yeux ». Ainsi, si le verbe est déjà l'apanage de Louis-Stanislas, l'émotivité est celui de son aîné. Perçue très tôt, cette différence de caractère s'accroît lors de leurs premières années d'études, chacun développant des aptitudes dans des domaines opposés. Alors que le comte de Provence s'affirme en élève plutôt littéraire ayant des dons pour la répartie orale, le duc de Berry développe plutôt des capacités dans les sciences. Or, à cause de cette dissemblance, la société va considérer le comte de Provence comme plus précoce et intelligent que son aîné. En effet, si de nos jours les matières scientifiques sont perçues comme celles de l'intelligence, elles étaient considérées mineures au XVIII^e siècle (au contraire des lettres et langues). Ainsi, Christine de Saxe fait régulièrement référence au comte de Provence dans ses lettres à sa famille pour diffuser ses bons mots, parler de son sens de la répartie et de son attitude digne alors que la citation précédente est la seule qui évoque le timide duc de Berry. Valorisé en conséquence aux dépens de son aîné, Louis-Stanislas prend largement confiance en lui, peut-être même un peu trop, comme le dit le prince de Montbarrey : « beaucoup d'esprit, un grand amour de l'étude et des connaissances prématurées lui avaient de très bonne heure formé une réputation que, peut-être, les personnes attachées à son éducation avaient eu l'imprudence d'exagérer ». Néanmoins, dans une société qui met autant en valeur l'aîné d'une famille¹⁴³, cette situation ne peut se perpétuer.

Pour combler les « lacunes » du duc de Berry, de La Vauguyon décide de les mettre en compétition. Pourtant, malgré ses efforts pour rapprocher les comportements des deux frères, un événement postérieur montre qu'il n'y est pas parvenu. À la mort de leur mère en 1767, le comte de Provence a ainsi supporté avec beaucoup de dignité ce nouveau malheur comme le laisse entrevoir son « apparence lors de la procession du 8 mars » et ses prises de parole alors que le « duc de Berry ne se port[ant] pas bien » s'éclipse de

143 La primogéniture garde une place importante dans cette société puisque le premier des garçons est perçu comme le digne héritier des caractères et attributs de la lignée dans son ensemble.

la cour le 16 mars. Près de six ans après le décès de leur frère, l'un révèle encore une aisance en société, tandis que l'autre se protège toujours de celle-ci. Plus grave encore, prouvant la « nocivité » de la pédagogie employée, cette compétition entre les deux frères va tendre à les éloigner. Un jour, vers l'âge de douze ans : « le comte de Berry, en parlant, lâche le mot "il pleuva" ».

« Ah ! Quel barbarisme ! s'écria le comte de Provence, mon frère, cela n'est pas beau, un prince doit savoir sa langue.

— Et vous mon frère, reprend l'aîné, vous devriez retenir la vôtre » ».

Si cet épisode, rapporté par les mémorialistes de la cour, peut prêter à suspicion quant à son déroulement exact ; il montre néanmoins que, d'une opposition de caractère, les deux frères tendent à développer une certaine animosité. Cette inimitié va même se cristalliser au point que les serveurs de la cour raconteront plus tard qu'ils « n'étaient d'accord sur rien [...] même sur les vins », le futur Louis XVI « trouvant détestable » tout ce que son frère appréciait.

Pour autant, si cette construction en miroir de la personnalité des deux frères est, au moins en partie, le résultat de leur mise en compétition et de leur caractère, elle est aussi, et peut-être surtout, le résultat de modèles d'identification différents. Alors que le duc de Berry ressemble à son père, profondément dévot, sensible et tendant à rester à l'écart de la cour ; un certain mimétisme des attitudes de Louis-Stanislas et du roi semble transparaître dans les témoignages de l'époque. Quand Walpole prétend que Louis-Stanislas est « le seul des enfants de France » à ressembler au roi, la cour va même plus loin en répandant la rumeur qu'il lui correspond à un point tel que Louis XV retrouve en lui « l'image de sa propre jeunesse, [de] son propre égoïsme ». Pourtant, malgré l'affection que le roi lui porte (au point qu'il « ne [parvient pas à s'en] cache[r] » d'après les courtisans), celui-ci ne peut lui accorder beaucoup de temps. Pris par le cérémonial de cour, le monarque ne peut qu'entr'apercevoir Louis-Stanislas lors de la cérémonie de

la « Grande Entrée »¹⁴⁴, lors de la messe ou du repas de midi. De plus, ces différentes rencontres ne signifient en aucun cas intimité puisque Louis XV mange, par exemple, devant une assistance nombreuse. Le roi ne peut s'entretenir réellement avec sa famille que lors du souper où l'assistance se retrouve plus restreinte¹⁴⁵. Mais, même alors, le protocole demeure et Louis-Stanislas se trouve à distance de son grand-père (excepté entre 1767 et 1770)¹⁴⁶. Pourtant, malgré (ou peut-être à cause de) cette distance, Louis-Stanislas va adopter les attitudes et comportements de celui-ci. Si cette attention portée aux moindres faits et gestes du roi a dû très certainement l'impressionner, ce choix de modèle est d'autant plus compréhensible lorsque l'on se rappelle la relative solitude où se trouvent les enfants à Versailles. En effet, tandis que les enfants de la noblesse sont envoyés en nourrice puis chez un précepteur, seuls ceux du monarque vivent au sein du château pour y être élevés¹⁴⁷. Louis-Stanislas, à part ses frères, n'a donc pas la possibilité de s'identifier à d'autres enfants de son âge. Seuls des modèles d'adultes lui sont proposés avec un Louis XV au centre de toutes les attentions de cour. Quelles que soient les raisons profondes de ce choix (attirer les regards et attentions qui lui ont manqué à la mort de ses parents ?), une chose est néanmoins certaine, Louis-Stanislas, en prenant pour modèle le roi, cherche à lui plaire. Particulièrement

144 F. Leferme-Falguières, *Les courtisans, une société de spectacle sous l'ancien régime*, Paris, PUF, 2007, p.232-239 ; « dès sept heures du matin, le premier valet de chambre introduit silencieusement les serviteurs chargés d'allumer le feu, d'ouvrir les volets et d'emporter les restes de l'encas de la veille au soir. Une fois la visite du médecin faite, le premier gentilhomme de la chambre du roi ouvre les rideaux du lit. Rompant à huit heures un quart l'intimité du roi, celui-ci est montré aux membres de la famille royale et aux grands officiers de la couronne pendant quelques minutes ».

145 J. Levron, *la vie quotidienne à la cour de Versailles*, Paris, Hachette, 1965, p.187-191.

146 F. Leferme-Falguières, *op. cit.*, p.248 ; en effet, le roi se doit d'être entouré par le dauphin et la dauphine (soit son père puis le duc de Berry et sa mère avant 1767 et après 1770, Marie-Antoinette) ce qui relègue le comte de Provence sur le côté de la table.

147 J. Levron, *op. cit.*, p.197-198.

révéléateur, il reviendra, après sa nuit de noces, pour lui déclarer de manière « prétentieuse » qu'il « a été heureux quatre fois ». Or, vu toutes ses difficultés sexuelles postérieures et son prépuce trop étroit, on ne peut s'empêcher de penser que c'est une fanfaronnade pour impressionner ce grand-père « libidineux ». Car, au moment de cet événement (en 1771), leurs rapports se sont déjà modifiés. Depuis la mort du père de Louis-Stanislas, Louis XV s'est en effet éloigné de lui, pour mieux se rapprocher du duc de Berry. Comme celui-ci doit lui succéder sur le trône, il passe de plus en plus de temps en sa compagnie pour lui prodiguer ses conseils. Devant ce rapprochement qui le relègue, lui, au second plan, Louis-Stanislas en ressent très certainement de l'amertume comme une déclaration postérieure le démontre : devenu Louis XVIII, il se remémore avec émotion sa rencontre avec sa promise et déclare « je fus le premier à l'embrasser, après le roi, *qui cette fois me fit passer avant le dauphin*, attendu les circonstances »¹⁴⁸. Toutes les frustrations contenues dans ce « cette fois » prouvent l'importance de cet épisode aux yeux du comte de Provence et les trop nombreuses fois où il a dû attendre que son aîné passe devant lui.

Cependant, alors que sa famille et Louis XV tendent à le reléguer au second plan à la fin des années 1760, le comte de Provence attire toujours les regards de la cour. Il y retrouve en partie l'attention et l'admiration que ne lui prodiguent plus son entourage, ce qui va renforcer d'autant sa volonté de s'imprégner de ses codes et de ses valeurs. Alors que ses parents avaient voulu « protéger les enfants de France de la dissolution des mœurs de la cour » pour reprendre l'expression d'un chroniqueur, leur mort a permis de les intégrer davantage aux mondanités¹⁴⁹. Après 1765 et surtout 1767, la société versaillaise les retrouve beaucoup plus régulièrement dans les cérémonies, chasses et promenades¹⁵⁰. Elle en est forcément ravie,

148 Louis XVIII (?), *op. cit.*, t.1, p.61 ; souligné par moi.

149 Le chroniqueur Proyart dit même du père de Louis-Stanislas : « tout entier à l'étude de ses devoirs et au travail du cabinet... il se trouvait étranger au milieu du peuple des courtisans ».

150 Louis XVIII (?), *op. cit.*, t.1, p.9-10.

elle, qui avait été profondément meurtrie de ce repli familial du dauphin¹⁵¹. Or, ressemblant beaucoup à son père, à part en ce qui concerne la chasse, le duc de Berry va développer une attitude de méfiance, voire de défiance envers les nobles de cour, au contraire du comte de Provence. Le nombre important de compliments, d'éloges même, que reçoit Louis-Stanislas à cette époque ont, de ce fait, deux motifs : stigmatiser indirectement l'attitude du duc de Berry et encenser celle du comte pour sa conformité au modèle du courtisan idéal. Mais, à quoi correspond-il exactement ? Pour obtenir ce titre, il faut avant tout « être né », car comme le précise le maître de Claville dans un de ses manuels, « le sang [...] épure les sentiments, les exemples domestiques élèvent l'âme [...] Non qu'il soit impossible qu'un bourgeois soit capable des emplois les plus importants et les plus délicats, mais cet espoir est assurément mieux fondé dans un jeune gentilhomme ». Il faut également avoir une fortune « estimable » et être proche du pouvoir royal. Pour le comte de Provence, toutes les caractéristiques héréditaires sont donc très largement réunies pour le faire jouer un grand rôle dans la société versaillaise. Au-delà des caractéristiques liées à sa naissance, le courtisan se démarque par des comportements qui lui sont propres. Percevant l'Homme « comme perfectible par l'entremise de la philosophie »¹⁵² (d'après les grandes leçons de la paideia antique, fondées elles-mêmes sur les convictions aristotélico-platonicienne), il considère la maîtrise de la parole et l'étude des Humanités, en particulier l'Histoire, comme les bases de l'éducation. Au travers de ce portrait, comment ne pas reconnaître Louis-Stanislas ? Ses qualités dans les langues, son aisance à l'oral, son intérêt et sa mémoire pour les bons mots historiques et littéraires en font un digne représentant.

151 De nombreuses critiques avaient ainsi été exprimées à l'encontre du père de Louis-Stanislas, puisqu'il « demeurait dans les bornes de la plus exacte sobriété » et avait l'image d'être « un censeur des mœurs, un contempteur des plaisirs de la cour », un « bigot », n'aimant même pas la chasse. Par son repli dans la sphère intime, ses rapports avec les courtisans s'étaient raidis comme le laisse entendre de Croÿ lorsqu'il évoque un « dauphin dev[enant] chaque jour plus bourru ».

152 B. Hours, *Louis XV et sa cour : le roi, l'étiquette et le courtisan*, Paris, PUE, 2002, p.16.

À ces aptitudes et cette culture, le courtisan doit adopter enfin une attitude d'honnête homme. En refusant toute affectation, pêché capital de l'homme de cour, il se doit de maîtriser ses passions pour garder en toute circonstance l'emprise sur soi et adopte, de ce fait, une attitude faite de désinvoltures et de grâces. Tout jugement, en particulier contre un aîné ou un supérieur, est prohibé ; le courtisan idéal se doit d'adopter une attitude prudente et bienséante pour mettre en adéquation ses paroles et ses gestes en fonction du lieu et des personnes présentes. Lors de l'enterrement de sa mère, certains chroniqueurs ont ainsi mis en avant son « apparence digne », paraissant supporter, à seulement douze ans, ce malheur avec stoïcisme. Devant cette description, il semble assez évident que le comte de Provence a cherché à se conformer à ce modèle social. Symptomatique de cette volonté, l'étude d'Horace avec son père le passionne au point qu'il en apprend des passages entiers. Citant régulièrement des vers des « *épodes* » et « *satires* » comme des « *épîtres morales* », il intériorise les pensées et conceptions de cet auteur antique qui appelle son lecteur à toujours garder la « possession de soi »¹⁵³. Seule l'apparence du comte de Provence va à l'encontre de ce modèle puisque « le corps [doit] refléter l'apparence morale ». Or, dès cette époque, Louis-Stanislas ne possède ni l'élégance physique, ni la grâce qui sied. Sa difformité au niveau du bassin, liée à une malformation de naissance, et son embonpoint apparent ne le lui permettent pas. Les activités sportives, en particulier la chasse ou la danse, lui sont de ce fait presque exclues. Cependant, en lui enlevant ces pratiques nobles, il va avoir tendance à se réfugier encore plus dans les loisirs de l'esprit et de la culture, marqueur social fort chez les courtisans. Devant le portrait qui se dessine, de nombreux historiens ont porté

153 Se référant à la philosophie fondée par Zénon, Horace s'applique ainsi dans les « *épîtres morales* » à véhiculer l'idée que l'univers est régi par une rationalité qui a pour nom, Destin. Ne laissant rien au hasard, la Providence, par un noeud de causes entrelacées, assurerait l'harmonie de l'Univers. Pour comprendre l'évolution des événements, l'Homme doit, selon cet auteur, s'appuyer uniquement sur sa raison, don offert aux hommes par Dieu, pour comprendre et accepter les volontés divines.

un jugement particulièrement « sévère » sur notre personnage, le jugeant « fourbe », « dissimulateur », voire même « machiavélique » ou « cuistre » par sa volonté à apprendre des bons mots... Or, n'est-ce pas indirectement une manière de juger le comportement des nobles du XVIII^e siècle ? Louis-Stanislas est, en effet, un homme de son temps, dont l'attitude se réfère pleinement au modèle social de son époque.

Pourtant, sa situation à Versailles n'est pas facile à gérer. Bénéficiant d'une position élevée à la cour et cependant sous l'autorité du dauphin, futur Louis XVI, comment le comte de Provence va-t-il pouvoir s'affirmer ? Comment, sans heurter les mœurs de son époque, manifester son indépendance d'esprit face à cet aîné si opposé à lui ? Pour comprendre son attitude, il faut s'intéresser à un événement marquant de sa jeunesse, son mariage. En mai 1771, le comte de Provence, qui n'a pas encore seize ans, se marie avec Marie-Joséphine de Savoie (après une cérémonie par procuration dans la chapelle Saint-Suaire de Turin, le 17 avril). Parti à sa rencontre, accompagné de Louis XV, ses tantes, le dauphin et sa nouvelle belle-sœur Marie-Antoinette, Louis-Stanislas rencontre pour la première fois son épouse vers Fontainebleau. En pleine forêt de Saint-Herem, Marie-Joséphine, selon le protocole, descend du carrosse et s'avance vers le roi de France pour s'agenouiller et lui baiser la main¹⁵⁴. À la vue de sa nouvelle petite-fille par alliance, Louis XV ne peut, malgré les portraits officiels déjà peu encourageants, cacher sa déception. Les nobles, peut-être encouragés par cette réaction royale, auront par la suite des propos particulièrement sévères pour décrire la comtesse de Provence. Elle apparaît même particulièrement horrible sous leur plume, avec ses « sourcils noirs » et « touffus », sa « chevelure plantée bas mangeant le front », sa « peau mate » et même sa « pilosité apparente sur les épaules et la poitrine »¹⁵⁵. Les mémorialistes contemporains mettent en avant les défauts physiques de Marie-Joséphine qui apparaît, de ce fait, comme l'envers de l'idéal féminin de l'époque. En effet, une

154 Louis XVIII (?), *op. cit.*, t.1, p.58-60.

155 T. de Lameth, *Notes et Souvenirs*, Paris, Fontemoing, 1914, p.57.

peau très blanche presque laiteuse, un front haut et bombé avec une chevelure plantée haut et à la couleur claire sont les caractéristiques recherchées¹⁵⁶. Mais, au-delà de cet aspect physique, la cour critique son « manque d'élégance », son « manque d'allure », certains nobles allant jusqu'à dire qu'elle « paraît[...] travestie dans sa robe ». En Savoie, la mode étant très différente, Marie-Joséphine se présente sans rouge aux lèvres ni poudre, ce qui accentue sans nul doute son aspect repoussant pour les Français venus à sa rencontre. Pourtant, malgré son apparence, Louis-Stanislas déclare « son consentement à une union qui met le comble à son bonheur », assurant même que ce mariage « lui cause autant de joie que de reconnaissance »¹⁵⁷. Un peu plus tard, devant le silence général de Versailles encore sous le choc d'une « telle laideur », le comte de Provence élève la voix pour affirmer qu'il est « enchanté ». Pendant la cérémonie religieuse, le duc de Croÿ le décrit même comme ayant « l'air de la plus grande joie », se « montra[nt] plein de grâce et ne cessa[nt] d'adresser à sa jeune épouse un regard tendre et enflammé ». Lors de l'échange des consentements, le comte de Provence fait retentir un tonitruant « oui » qui surprend. À son frère, le comte d'Artois, qui lui demande un peu plus tard des explications sur cet enthousiasme apparent, il déclare qu'il « aurai[t] voulu que [sa] voix fut entendue jusqu'à Turin ». De même, peu de temps après le mariage, une rumeur circule à la cour, peut-être encouragée, voire colportée par Louis-Stanislas : le dauphin aurait dit à son cadet qu'il ne trouvait pas « trop bien la comtesse de Provence » et « qu'[il] n'aurai[t] pas été jaloux de l'avoir pour femme », Louis-Stanislas lui aurait alors répondu : « je suis fort aise que vous soyez tombé plus à votre goût. Nous sommes contents tous les deux, car la mienne me plaît *infiniment* » (bien qu'il avoue un peu plus tard ne l'avoir trouvée « ni belle, ni jolie »)¹⁵⁸. Pourtant, vu les rapports de Louis-Stanislas avec son épouse, il semble peu probable que ses « sentiments »

156 G. Vigarello, *Histoire de la beauté, le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*, Paris, Seuil, 2007.

157 Louis XVIII (?), *op. cit.*, t.1, p.60-62.

158 *Ibid.*, p. 65 ; souligné par moi.

amoureux soient réels. Pour corroborer cette impression de fausseté, sa femme ne parle jamais des sentiments et des attentions de son époux dans ses lettres à ses parents. Venant contredire les déclarations publiques de Louis-Stanislas, elle leur affirme, par exemple, que « *toute [sa] consolation est en [eux], [qu'elle] ne saurai[t] assez le répéter* »¹⁵⁹ comme pour marquer la distance qui demeure entre elle et son nouvel époux. De plus, même si elle fait par la suite deux fausses couches en 1774 et 1781, ses écrits laissent apparaître la morosité de sa vie de couple¹⁶⁰. En février 1772, soit seulement un an après leur union, elle leur écrit ainsi que « quoique [ses] règles ne viennent point, [elle] est sûre de n'être pas grosse », avant d'assurer à ses parents pour se défendre, que « ce n'est pas [sa] faute ». Attirant tous les regards sur sa personne au cours de son mariage, le comte de Provence a donc manifesté un comportement ambivalent avec une image publique en décalage avec la réalité privée. Si cette « hypocrisie » peut être particulièrement mal jugée aujourd'hui, il faut se remettre dans le contexte du XVIII^e siècle où la flatterie fait partie de l'attirail indispensable du noble de cour et où un mariage est avant tout la matérialisation d'une alliance politique.

Ainsi, si le comte de Provence feint de manière aussi ostensible d'être amoureux de sa femme (à une époque où le sentiment amoureux entre époux est perçu comme une exception, presque une excentricité), il ne faut pas y voir seulement un trait de son caractère, mais aussi sa volonté de jouer un rôle politique, car dans l'esprit de Louis XV, initiateur du projet nuptial, cette union entre les Bourbons et le Piémont est loin d'être le fruit du hasard. Ayant pour objectif de garder de l'influence en Italie, très largement dominée à cette époque par les Habsbourg, de bonnes relations avec la royauté piémontaise se révèlent indispensables. Montrant sa volonté de donner du poids politique à cette alliance,

159 Souligné par moi.

160 Le médecin, qui aide à l'autopsie, a déclaré que Louis XVIII avait une trop étroite ouverture du prépuce, ce qui n'empêche pas la procréation, comme les grossesses de la comtesse de Provence semble le prouver, mais en limite fortement le plaisir.

la monarchie offre un faste particulier pour le mariage d'un cadet. Les fêtes sont somptueuses et la Maison attribuée au comte de Provence est particulièrement dotée. Le duc de Croÿ parle même de plus « de 3,5 millions de livres par an grâce aux dons en apanage des revenus du duché d'Anjou, du comte du Maine, de Perche ». Important sur le plan diplomatique, ce mariage l'est d'autant plus qu'il correspond à une réorientation de la politique étrangère. En effet, en mai 1771, le duc de Choiseul connaît, depuis près d'un an, la disgrâce, et comme ce chantre du rapprochement autrichien avait permis l'union entre Louis XVI et Marie-Antoinette, le mariage de Louis-Stanislas avec Marie-Joséphine est vu alors comme un moyen de contrebalancer sa diplomatie. Conscient de tous ces éléments, le comte de Provence compte se servir de son mariage pour jouer un rôle politique. Sa déclaration, affirmant vouloir être « entendu jusqu'à Turin », est presque à prendre au pied de la lettre. En devenant le beau-fils des monarques du Piémont, il devient, par la même occasion, un intermédiaire entre la France et le royaume d'Italie du Nord. Mais, pour pouvoir jouer pleinement ce rôle, il doit réussir à se faire apprécier d'eux. En octobre, sa femme ayant attrapé la petite vérole, Louis-Stanislas leur écrit ainsi régulièrement pour les tenir au courant de l'évolution de la maladie. Si le comte de Provence ressent probablement de la peine, l'aspect politique de cette démarche ne fait aucun doute. Car en obtenant leur confiance, il pourrait se retrouver sur un pied d'égalité avec son aîné qui, par son mariage, se retrouve, lui, à devoir défendre l'alliance autrichienne.

Si ce mariage lui offre une certaine émancipation, cela entraîne toutefois, en corollaire, une plus étroite surveillance de la part de la cour. Pour la constitution de sa Maison, chacun des clans politiques a introduit des fidèles : le clan de Madame du Barry, soutenu par le duc de La Vauguyon, réussissant à faire entrer Madame de La Valentinois comme dame d'atour de la comtesse ou Modène comme gentilhomme du prince ; tandis que celui de Mesdames, tantes de Louis-Stanislas, plaçant Moreau à la charge, pourtant fondamentale,

de premier conseiller¹⁶¹. Par leur volonté respective de placer leurs « pions », ces différents « partis » ont gonflé les effectifs de la Maison de Provence au point que son conseil politique compte 34 gentilshommes à sa fondation. Or, se refusant à prendre clairement position (pour rester au cœur du jeu politique ou pour ne pas froisser les différents membres de sa famille ?), Monsieur va se retrouver à devoir louvoyer. Beaucoup d'observateurs, cherchant à le rallier, vont alors rapidement mettre en avant son caractère dissimulateur (à l'image de Mercy d'Argenteau qui déclare : « on présume que par son caractère, ce jeune prince penche un peu à l'intrigue, à l'intérêt et à la dissimulation outrée »). Voyant qu'il se refuse à prendre position, les deux « partis » vont, de ce fait, se tourner vers sa femme, espérant le séduire par ricochet. N'oublions pas que le comte de Provence joue à cette époque l'époux amoureux... Après la convalescence de Marie-Joséphine en octobre 1771, une fête est organisée chez la comtesse de Valentinois (une proche de Madame du Barry) où la comtesse de Provence accueille « chaleureusement » la favorite royale¹⁶². Pour la cour, cette manifestation démontre la préférence de la comtesse pour le clan de cette dernière. Marie-Antoinette, profondément blessée, lui en fait remontrance, car elle espère encore, suivant les conseils de sa mère Marie-Thérèse, l'attirer dans le sien. Marie-Joséphine se défend en prétextant « qu'elle ne fai[...]t

161 En cette fin de règne, deux grands « partis » s'opposent à la cour : le clan de la maîtresse en titre qui soutient et encourage une politique de fermeté, opposée aux idées des Lumières et celui de Choiseul, favorable à un certain libéralisme et à une alliance autrichienne, l'ennemi traditionnel. Après la chute de Choiseul, la famille de Louis XV (Marie-Antoinette, ses filles) forme un nouveau courant qui, s'opposant à Madame du Barry, veut un retour de la morale et la poursuite de la politique étrangère de Choiseul. Néanmoins, bien que faisant partie de l'affrontement entre les clans, l'idéologie n'est pas la seule cause à leur rivalité. L'opposition d'idées est aussi un prétexte à l'antipathie que porte la famille de Louis XV pour la maîtresse en titre du roi. Il ne faut donc pas sur-interpréter ces oppositions, comme si elles étaient de véritables affrontements « idéologiques » car elles correspondent plutôt à des préférences morales et intellectuelles sans avoir de caractère totalement établi.

162 Louis XVIII (?), *op. cit.*, t.1, p.93-99.

qu'exécuter les instructions du comte de Provence, son mari ». De cette histoire, les contemporains conclurent à la duplicité de Louis-Stanislas. Qu'en est-il réellement ? Cherche-t-il, comme le laisse supposer la déclaration de sa femme, à se servir de celle-ci sans trop se « mouiller » ou la comtesse, prise en défaut, a-t-elle cherché une échappatoire ? Bien que la première hypothèse ne soit pas à exclure, on peut se demander si la comtesse n'a pas voulu se dédouaner afin d'entretenir de bons rapports avec Marie-Antoinette, comme le lui a recommandé sa mère. La question reste ouverte. Ce n'est qu'à la mort de La Vauguyon en février 1772 que Louis-Stanislas sort réellement de sa réserve politique. Se rendant chez son frère, il lui explique que leur ancien gouverneur l'a « toujours tourmenté pour qu'il fût du parti de la favorite » et qu'ayant recouvré sa liberté, il souhaite fonder un nouveau « parti [avec lui] ». Mais son offre est rejetée... Persévérant néanmoins dans sa stratégie, Louis-Stanislas cherche à sympathiser avec sa belle-sœur, Marie-Antoinette. Espérant pouvoir par son intermédiaire se rapprocher de son aîné, il se montre particulièrement aimable à son encontre en lui offrant, par exemple, des épigrammes hostiles à Madame du Barry. Des rumeurs rapportent même qu'il se serait servi des connaissances en sciences occultes du comte de Modène pour la séduire.

Au cours de la période 1771-74, Louis-Stanislas a donc voulu composer avec les différents « partis » de la cour. Perpétuellement surveillé, il a dû œuvrer avec prudence pour avancer ses pions afin de préserver l'avenir (son aîné a toutes les chances de régner) tout en ménageant le présent (en étant cordial avec la maîtresse de Louis XV). Pour autant, malgré sa stratégie de neutralité, se dessinent ses idées politiques. Défenseur de la puissance royale, il apparaît animé par des convictions antichoiseulistes (au point de se compromettre un peu trop avec la « coterie » de Madame du Barry en exigeant la charge de colonel des Suisses, pourtant encore en possession du ministre disgracié) tout en se montrant sensible aux idées de moralisation (son attitude publique vis-à-vis de sa femme montre qu'il cherche à amadouer le « parti dévot »).

Une existence partagée entre politique et intimité (1774-1787) :

À la mort de son grand-père en 1774, devenant le nouveau dauphin, deux possibilités politiques s'ouvrent au comte de Provence : soit il décide de « marcher dans les pas de son frère » pour reprendre une de ses expressions¹⁶³, soit il décide de se constituer clairement en opposant politique. Cependant, la seconde possibilité est évidemment beaucoup plus risquée et serait moins bien acceptée par la société de son époque. L'image du frère de Louis XIII (Gaston d'Orléans) restant pour le moins brouillée chez les nobles du XVIII^e siècle, Louis-Stanislas va plutôt chercher à prendre une troisième voie en tentant de devenir le conseiller privilégié de son aîné. Cette stratégie, qu'il avait déjà effleurée à la mort de La Vauguyon, lui permettrait de plus facilement « marcher dans [s]es pas » puisque c'est lui qui indiquerait le chemin à suivre.

Dans cette optique, il exprime le désir d'entrer au Conseil d'État. Sa demande apparaît, qui plus est, légitime puisqu'en tant qu'héritier du trône, il était de tradition d'en faire partie. Mais, alors même que son entourage nous décrit un comte de Provence montrant « une vive impatience » (« se flatt[ant même déjà] d'entrer au Conseil d'État et d'[y] jouer un grand rôle »), Louis XVI refuse de le voir siéger. Plusieurs raisons concourent à expliquer ce choix. Tout d'abord, le monarque y est encouragé par son entourage. Marie-Antoinette, conseillée par Mercy-Argenteau, s'y oppose. Ne pouvant y entrer elle-même, elle ne souhaite pas voir son influence diminuer tout comme Maurepas¹⁶⁴, le nouveau mentor politique de Louis XVI. Bien que ces opinions aient certainement compté, elles n'ont pas été décisives, le roi, lui-même, n'étant pas favorable à la présence de son frère dans cette structure¹⁶⁵. S'il considère déjà ses

163 *Ibid.*, p.239.

164 Maurepas : Fils de Jérôme Phélyppeaux, comte de Pontchartrain, il prit ses fonctions à la Maison du roi pour gérer les affaires du clergé et de Paris en 1718, puis en 1723 fut secrétaire d'État à la Marine jusqu'à sa disgrâce en 1749 (à cause d'une épigramme contre la favorite, Madame de Pompadour). En 1774, il est donc un vieux politique rompu au jeu de pouvoir.

165 Cette décision a peut-être été favorisée aussi par la découverte de papiers compromettants dans les affaires de son grand-père. Ceux-ci montreraient

tantes comme les véritables dépositaires de l'héritage spirituel de son prédécesseur (et non ses frères), le nouveau monarque ne veut pas, en plus, être jugé par ce cadet si à l'aise en société. Néanmoins, pour ménager la susceptibilité de Louis-Stanislas, si l'on en croit les écrits de la comtesse de Provence, Maurepas fait miroiter à celui-ci que cette situation n'est que provisoire. Pour le faire patienter, il lui recommande de « s'instruire en lui insinuant par là qu'il [serait plus à même après] d'entrer au Conseil ». Même si le comte de Provence « n'a pas pu voir sans impatience ses espérances déçues ou au moins fortement retardées », sa déception est atténuée par l'espoir de jouer très prochainement le rôle auquel il aspire. Cette espérance apparaît même comme une certitude, lorsqu'en août 1774, croisant Maupeou qu'il sait sur le point d'être renvoyé, il ne peut s'empêcher de lui murmurer sur son passage « *Beatus ille qui procul negotiis* »¹⁶⁶. Comment imaginer quelqu'un murmurer le début de la tirade d'Horace, s'il n'est pas certain lui-même d'être au plus près des arcanes du pouvoir ? Persuadé que ce n'est qu'une question de temps, il ne va prendre aucune précaution pour ménager Louis XVI.

Dès la constitution de son nouveau cabinet le 24 août 1774, Louis XVI se pose en effet la question d'un éventuel rappel des parlements (Louis XV avait décidé, pour restaurer son autorité, de les abolir le 20 janvier 1771 et d'en créer de nouveaux plus dociles, les « parlements Maupeou »). Si Maurepas et le garde des sceaux Miromesnil sont favorables à cette mesure, La Vrillière, Vergennes et le comte du Muy y sont opposés ; quant à Turgot et Louis XVI, ils hésitent. Devant cette indécision, Louis-Stanislas pense pouvoir se faire entendre. Il espère ainsi prouver sa valeur et convaincre Maurepas et Louis XVI de le faire entrer immédiatement au sein du Conseil d'État. S'entretenant avec son conseiller politique Moreau, le comte de Provence défend, tout d'abord, une option

en effet la duplicité de son frère au point de « choqu[er] » Louis XVI d'après l'ambassadeur d'Autriche.

166 Ce qui peut se traduire par « Bienheureux celui qui loin des affaires... », tiré des œuvres d'Horace, *épodes*, ode II, vers 1.

mesurée et, pour se donner une stature, publie sous son nom : « *de la magistrature actuelle* ». Dans cet opuscule, tout en se définissant comme un « défenseur de la monarchie traditionnelle » où l'autorité législative appartient au seul souverain, il vilipende la « maladresse » et la « mauvaise foi » de Maupeou en écrivant : « il a détruit la magistrature du royaume qu'il ne tenait qu'à lui de réformer ». Affirmant qu'il « aurait mieux fallu procéder à une épuration des éléments les plus hostiles au pouvoir royal et non remplacer dans son ensemble les parlements », il se positionne plutôt en faveur du rappel des anciens parlements. Pourtant, on peut se demander, a posteriori, si ce point de vue est réellement le sien. Si le fait de laisser paraître un écrit sous son nom peut laisser penser qu'il est d'accord avec celui-ci, le retournement politique qu'il effectue après nous laisse penser qu'il ne l'est pas. En effet, juste après la parution de cet écrit, des partisans du Parlement de Maupeou le rencontrent et le font changer d'avis. Mais, en devenant un défenseur de l'absolutisme rigoureux, le comte de Provence s'oppose alors frontalement à son frère qui s'est décidé entre-temps pour le rappel pur et simple des anciens parlements. Malgré la volonté de Louis XVI de rallier son frère à sa décision, Louis-Stanislas demeure ferme sur sa nouvelle position. Se vantant même de faire revenir son frère sur la sienne, il fait publier, toujours sous son nom, un nouvel écrit (« *mes idées* ») dans lequel il s'oppose de manière forte au rappel des anciens parlements. Il y affirme que « le retour des [anciens parlementaires à] leur fonction ne pourrait manquer de les enorgueillir... ils prétexteraient le bien public » pour s'opposer sans cesse aux décisions royales. Un tel revirement politique peut s'expliquer de deux manières : soit Louis-Stanislas, jeune homme n'ayant pas encore atteint les 20 ans, reste encore indécis politiquement ; soit il a tenté un « coup ». Pensant pouvoir convaincre son frère, il a peut-être préféré prendre un avis contraire au souhait de Maurepas afin de le « détrôner ». Mais, avec les sources à notre disposition, il demeure impossible de trancher entre ces deux hypothèses.

Quoi qu'il en soit, ce changement de position va avoir des conséquences dévastatrices sur l'avenir politique de Louis-Stanislas.

Le 21 octobre 1774, Louis XVI officialise sa décision et rappelle les anciens parlements. Lors de la séance de rétablissement, le comte de Provence (en tant que dauphin au trône) se rend au Grand Conseil pour faire enregistrer l'édit. Mais, ayant à l'esprit son dernier écrit, les parlementaires ne lui manifestent pas un accueil très enthousiaste, c'est le moins que l'on puisse dire. Ainsi, à son passage, des parlementaires fredonnent un quatrain insolent¹⁶⁷ et lors de la délibération sur la restriction des pouvoirs de l'assemblée, Monsieur n'est pas suivi dans ses recommandations. Déjà isolé, il effectue en plus un nouveau revirement politique qui finit de lui aliéner ses derniers soutiens en se tournant à nouveau vers son conseiller Moreau. Écrivant avec lui « *remontrances* » et « *lettres d'un magistrat à son ami* », il adresse cette fois ses reproches autant aux uns qu'aux autres puisqu'il considère que l'œuvre de Maupeou a donné tort moralement à la monarchie et que celle de Maurepas a entériné cette situation. Par son empressement à vouloir se mettre en avant dans ce débat sans choisir au préalable une position ferme, le comte de Provence a donc effectué une faute politique grave. Comme il passe auprès de ses contemporains pour un « indécis » voire « un hypocrite », Maurepas et Louis XVI peuvent alors plus explicitement l'écarter du Conseil d'État. En juin 1775, le comte de Provence écrit assez lucidement à son ami, le roi de Suède Gustave III, ce qui suit : « la cour est divisée en deux factions auxquelles je suis à peu près également suspect. La première, celle qui inclinerait le plus vers moi, est celle de M. de Maurepas ; mais tout en me faisant les plus belles protestations du monde, [...] c'est eux qui m'ont empêché d'entrer au Conseil. La seconde est celle de Choiseul, je ne sais si vous en connaissez le chef, mais il est impossible de se détester plus cordialement que nous le faisons ».

Largement isolé et discrédité, le comte de Provence sait qu'il doit redorer son image s'il veut réussir à jouer un rôle politique

167 « Monsieur, par un avis funeste
 Voulait nous enlever nos droits
 Un peu de liberté nous reste
 Il nous l'ôtait malgré les lois ».

majeur à l'avenir. À une époque où la politique moderne commence à se construire, l'apparence du pouvoir est plus que fondamentale. Comme le roi régnant sur sa cour par l'étiquette, le prince héritier recrée cette forme d'autorité au sein de sa Maison. Afin d'en tirer gloire et prestige, il réclame continuellement des subsides au trésor royal¹⁶⁸. Alors que sa Maison compte déjà 390 personnes en 1773, elle ne va cesser de croître tout au long de ces années pour atteindre le nombre de 524 en 1791. Ces personnes sont très clairement destinées à des fonctions d'apparat et non au bien-être de son propriétaire. En 1773, on peut par exemple constater qu'il existe près de 93 gentilshommes attachés à sa chambre dont 22 rien qu'à sa garde-robe et 125 à la cuisine ou au service. Comble de l'apparat, 80 autres sont censés s'occuper de ses écuries et neuf sont affectés à la chasse alors même que Monsieur, avec ses problèmes d'embonpoint, ne monte pratiquement jamais à cheval et encore moins pour chasser. Sa volonté de magnificence est telle que sa Maison parvient presque à rivaliser avec celle du roi. Signe ostensible, les superbes livrées rouges et bleues de ses 174 gardes du corps marquent toute son importance, car cette protection personnelle est, dans les autres royaumes, le privilège des monarques. Néanmoins, si apparaître comme un personnage illustre est indispensable pour obtenir un rôle politique, il faut avoir, dans le même temps, l'image d'un homme apte à les remplir. Plusieurs caractéristiques concourent à se créer une telle réputation : virilité, culture, intelligence et force de caractère¹⁶⁹. Or, lors du débat sur le retour des anciens parlements, Louis-Stanislas est apparu comme un homme indécis, se laissant influencer par les

168 Contrairement aux propos de certains historiens le considérant comme « pingre » lorsqu'il compare à l'automne 1774 la dotation royale de sa Maison à celle de son frère cadet, il faut plutôt y voir sa peur d'être éclipsé par le comte d'Artois.

169 Ce dernier aspect n'est pas de moindre importance lorsqu'on se souvient des rumeurs circulant sur les incapacités de Louis XVI à procréer. Indirectement, celles-ci tendaient à remettre en cause ses aptitudes à gouverner sur le thème : comment un « demi-homme » pourrait régner sur le royaume ?

uns puis les autres. Montrant en cette occasion une faiblesse de caractère, il va s'efforcer point par point de redorer son image.

Tout d'abord, malgré ses propres difficultés sexuelles¹⁷⁰, Monsieur cherche à apparaître comme un homme viril. Par ses manières galantes, ses compliments et poèmes à des femmes, il s'affiche comme un séducteur. Pourtant, malgré les très nombreuses avances qu'il reçoit à la cour, il n'a ni favorite, ni maîtresse (avant 1778, nous y reviendrons). Comme pour masquer ses carences sexuelles, il veut seulement avoir l'image d'un galant homme, un brin libertin. En 1778, pour faire taire les rumeurs commençant à remettre en cause sa propre capacité à enfanter, Louis-Stanislas répand la nouvelle de la grossesse de son épouse. Marie-Antoinette décrit cet événement en ces termes : « ce n'est qu'un bruit de gazette que la grossesse de Madame. Elle est toujours au même point : il y a eu un moment où l'on avait cru le contraire, même Monsieur se vantait beaucoup, mais la suite a bien prouvé que ce n'était qu'une *gasconnade* et je crois qu'il restera toujours comme il est »¹⁷¹. Si le témoignage de Marie-Antoinette est empreint de jalousie, car on ne peut être sûr dès cette époque de l'impuissance du comte de Provence, il est tout de même intéressant de remarquer le tapage qu'il en fait. Hormis sa volonté de se montrer viril, Louis-Stanislas œuvre pour se présenter comme une personne cultivée. Jouissant déjà d'une bonne image, il se dote néanmoins, au cours de cette période, d'une collection assez impressionnante d'œuvres d'art. À côté des 180 tableaux (dont la majorité provient des écoles flamandes et hollandaises très en vue à cette époque) et de plus de 3.000 dessins, il collectionne le mobilier que ce soit les lits, les fauteuils ou les tabourets¹⁷². En parallèle à ces acquisitions, il fait savoir qu'il consacre beaucoup de temps à la lecture et acquiert de très nombreux ouvrages. Si ses collections ne sont pas qu'une

170 É. Lever, *op. cit.*, p.557-558 ; l'expertise de son cadavre après sa mort montre un diabète de type 2 ce qui tendrait à prouver que si l'impuissance de Louis XVIII était précoce, elle est probablement postérieure à 1791...

171 Souligné par moi.

172 En 1781, il possède près de 574 lits, 255 fauteuils, 138 tabourets et même 3.557 dessins.